

Rudolf von Thadden *

Guizot et la pensée allemande

François Guizot appartient à cette génération d'historiens et d'hommes politiques qui s'est formée sous l'Empire napoléonien, troublée par le manque de liberté dans un État sorti des convulsions révolutionnaires^{1**}. La recherche d'un modèle intellectuel qui permette d'esquisser les contours d'un nouvel ordre social le rapproche de Mme de Staël. Mais il a une conscience plus nette des impasses propres à la tradition de la pensée française du XVIII^e siècle, ce qui le mène à s'intéresser davantage aux tournants critiques de la philosophie. « Le vrai philosophe, écrit-il, [est] uniquement occupé de la recherche de la vérité. » Mais existe-t-il de tels philosophes en France? « Oserai-je dire que cette manière de philosopher, la seule bonne, la seule raisonnable, est presque inconnue parmi nous? Nos écrivains, ne voyant de succès réels que dans les succès de société, ne rendent jamais la première partie de leurs travaux, la recherche de la vérité, indépendante du public auquel ils doivent la soumettre; ils s'assujettissent à ses goûts non seulement pour l'expression de leurs idées, mais pour le fond même des idées². »

C'est par le biais de ces questions que Guizot découvrira la culture allemande. Bien armé pour cette tâche grâce à sa bonne connaissance de la langue, qu'il avait apprise à Genève pendant ses années de jeunesse³, il se lance avec enthousiasme dans l'étude des auteurs allemands chez lesquels il espère trouver ce qui lui manque dans la littérature française. « Depuis que je vivais à Paris, écrit-il dans ses *Mémoires*, la philosophie et la littérature allemandes étaient mon étude favorite; je lisais Kant et Klopstock, Herder et Schiller, beaucoup plus que Condillac et Voltaire. M. Suard, l'abbé Morellet, le marquis de Boufflers, les habitués des salons de Mme d'Houdetot et de Mme de Rumford qui m'accueillaient avec une extrême bonté, souriaient et s'impatienzaient quelquefois de mes traditions chrétiennes et de mon enthousiasme germanique⁴. »

Cet intérêt pour la culture allemande et sa fidélité aux traditions

* Université de Göttingen.

** Voir notes p. 91.

religieuses sont les deux ancrages de sa curiosité intellectuelle, et son enracinement dans la tradition protestante renforce son intérêt pour le pays de la Réforme : Luther, Herder, Kant seront ses auteurs préférés. Dans son compte rendu de l'*Histoire critique de la République romaine* de Levesque, Guizot fait l'éloge de Herder, l'historien de sensibilité protestante, dont il oppose un autre livre, les *Vues sur l'histoire de l'humanité*⁵, à celui qu'il commente : « C'est là que l'on verra les Romains remis à la place qu'on doit leur assigner. Herder a jugé et non dénigré leur caractère : il a démasqué leurs vices et non rapetissé leurs vertus ; il a fait voir le principe du mal en eux-mêmes, sans leur ôter leur brillante et orgueilleuse apparence ; il a laissé subsister le colosse, mais il a montré que sa base était incertaine⁶. »

Point n'est besoin d'un grand effort d'interprétation pour percevoir la ressemblance entre les Romains de Herder et les Français tels que Guizot les connaît. Pour tous, la critique porte sur l'écart qui sépare les apparences et la force réelle. S'ensuit-il pour autant que les Germains de la fin de l'Antiquité servent de modèle aux Allemands de l'époque napoléonienne ? C'est ce que Guizot ne dit pas, car il dispose d'une autre référence pour expliquer la renaissance morale et intellectuelle des Allemands de son temps : la Réforme protestante et ses effets.

Si Guizot connaît parfaitement l'univers intellectuel de la Réforme, c'est non seulement par ses lectures, mais surtout par la fréquentation d'un homme, Charles Villers, auteur d'un célèbre ouvrage, couronné par l'Institut de France, au titre révélateur : *l'Essai sur l'esprit et l'influence de la réformation de Luther*⁷. Villers est, à cette époque, l'un des meilleurs connaisseurs de l'Allemagne. À Göttingen, l'université où il avait fait ses études, il s'était lié d'amitié avec ses illustres professeurs, Heeren, Eichhorn et Schloezer⁸ ; plus tard, c'est lui qui aurait aidé Mme de Staël à préparer son voyage en Allemagne⁹, et c'est sous sa direction que Guizot — qu'il avait rencontré chez un autre intellectuel germanisant, le Suisse Stapfer¹⁰ — se lancera enfin dans l'étude de la Réforme et du protestantisme allemand.

Pour Villers, Luther incarne l'homme qui « entraîne les nations européennes en avant dans la carrière des connaissances et de la culture intellectuelle¹¹ » encourageant la création des gymnases et des lycées, favorisant la croissance des universités et le développement du savoir. « Si les protestants ont fondé et doté un grand nombre d'écoles, écrit Villers, c'est qu'il y allait de leur existence à être les plus instruits ; c'est que la réformation est essentiellement savante, qu'elle a reçu son impulsion de la science, et qu'elle n'a pu se maintenir que par la science. Le savoir est une affaire d'État chez les peuples réformés¹². » C'est dire que la Réforme a inauguré un mouvement intellectuel qui conduira à l'*Aufklärung*, hypothèse que Guizot va reprendre et développer en publiant dans *Le Publiciste* un

article consacré à l'*Essai* de Villers, dans lequel il souligne le caractère libérateur de la Réforme. Vingt ans après, il reprendra cette idée dans son cours sur l'*Histoire générale de la civilisation en Europe* : « La Réforme [...] a été un grand élan de liberté de l'esprit humain, un besoin nouveau de penser, de juger librement [...] des faits et des idées que jusque-là l'Europe recevait ou était tenue de recevoir des mains de l'autorité. C'est une grande tentative d'affranchissement de la pensée humaine; et, pour appeler les choses par leur nom, une insurrection de l'esprit humain contre le pouvoir absolu dans l'ordre spirituel¹³. »

Rien de surprenant à ce que des esprits germanophiles comme Villers et Guizot expliquent la force intellectuelle de la philosophie allemande par ses racines protestantes. Kant, à leurs yeux, est « un phare brillant dans l'obscurité des recherches métaphysiques », mais sa doctrine ne saurait être un phénomène détaché de son contexte historique :

« Il est démontré à quiconque observe avec attention la marche des nations dans leur culture intellectuelle, que la doctrine du sage de Königsberg ne pouvait exciter un enthousiasme aussi profond d'un côté, et de l'autre trouver une opposition aussi vive, aussi forte de raisonnements, que dans un pays où les grandes questions sur les rapports de la raison humaine à la nature, et à la raison universelle, occupent habituellement les têtes; c'est-à-dire dans un pays où l'on pense librement sur les objets d'une religion épurée, et où les idées les plus nobles sur la haute destination de l'homme sont universellement répandues¹⁴. »

Pour comprendre la philosophie de Kant, il faut donc comprendre la culture de sa patrie, tenir compte du milieu intellectuel dont elle est issue. Mais, comme il est difficile de saisir à la fois l'arrière-fond de la philosophie kantienne et le développement des arguments que celle-ci utilise, il faut se livrer à des recherches approfondies. « Toutes mes études dans ce moment, écrit Guizot à sa mère autour de 1809, se tournent vers la philosophie de Kant dont je ressens toujours mieux la salutaire et grande influence; mes opinions assises sur cette base ont une direction et une énergie qu'il est difficile de concevoir. Kant est le seul philosophe qui ait tracé la ligne de démarcation entre le ciel et la terre, l'âme et le corps¹⁵. »

À la source de son intérêt pour Kant on trouve donc chez Guizot un argument de la tradition protestante : la volonté de distinguer les deux règnes — *die zwei Reiche*, comme disait Luther; le rejet de toute confusion entre ciel et terre, non pour assurer le progrès de la sécularisation, mais pour réserver sa place à la morale et pour fonder la responsabilité de l'homme dans un monde qu'il doit connaître

avant d'en faire une terre de mission. Ainsi le développement de la science va-t-il de pair avec celui de la morale¹⁶.

Mais quelle est son approche de Kant ? À quelles sources Guizot puise-t-il les connaissances nécessaires pour aborder l'univers du criticisme kantien ? Toujours Stapfer et Villers¹⁷, car ce dernier, trois ans avant la présentation de son *Essai sur Luther* à l'Institut, avait publié une étude sur la *Philosophie de Kant*¹⁸, dans l'espoir — déçu pour cette fois — d'obtenir une reconnaissance officielle. Villers, dégoûté par l'empirisme un peu plat du XVIII^e siècle, y fait l'éloge de la philosophie critique de Kant, la seule, selon lui, « qui puisse nous garantir avec sûreté du retour d'aucune espèce de scolastique, comme aussi de tout verbiage soi-disant philosophique, et qui nous donne le mécanisme véritable de l'entendement humain, au lieu de l'apparence dont on est encore si charmé¹⁹ ».

Ce qui, pour Villers, caractérise la pensée de Kant, c'est sa volonté d'aller au fond des choses. « L'intérêt pur de la science pour la science elle-même, de l'humanité pour l'humanité, est l'esprit vivant de ses ouvrages²⁰. » Dès lors, pourquoi insister sur le caractère apparemment idéaliste de la philosophie de Kant, d'ailleurs preuve, à ses yeux, de sincérité morale ? Cela explique la critique de la philosophie française, à laquelle Villers et ses amis germanophiles reprochent d'être livrée « à la classe des beaux esprits et des écrivains à la mode », et de perdre « en profondeur et en consistance tout ce qu'elle gagnait en agréments et en popularité²¹ ». Malaise de la philosophie qui en France n'est pas une simple question d'école, mais traduit un réel problème de société. Villers en dresse un tableau sans nuances : « Peu d'hommes de lettres ou de savants qui ne vécussent sous l'influence médiate ou immédiate, qui n'agissent et ne pensassent, plus ou moins, sous l'impulsion des riches de la capitale, tous personnages qui ne visaient qu'à une instruction superficielle, à une certaine philosophie pratique, une connaissance légère du cœur humain ; surtout qui faisaient un cas exclusif du talent de la conversation spirituelle et aisée, du talent des riens, et des petits vers sans poésie²². »

Ce que ces intellectuels germanisants remettent en cause, c'est l'esprit de salon. Mais si l'on veut faire de la philosophie kantienne le « remède aux maux » provoqués par les erreurs du siècle, soi-disant philosophique²³, il faut aussi s'interroger sur la valeur pratique de la critique intellectuelle. Et, laissant son ami Villers s'étendre longuement sur le degré de compatibilité entre les traditions littéraires française et allemande²⁴, Guizot insiste plutôt sur la dimension politique inhérente à la critique littéraire. S'il épingle la légèreté et la frivolité du XVIII^e siècle²⁵, il lui reproche surtout son manque d'intérêt pour une réflexion politique concrète²⁶. « Aucun temps peut-être, écrit-il dans son article sur la *Correspondance* de Grimm et Diderot, n'a été plus étranger à l'esprit

politique proprement dit, à cet esprit simple, prompt, judicieux, résolu, léger dans la pensée, sérieux dans l'action, qui ne voit que les faits et ne s'inquiète que des résultats²⁷. »

À cette tradition de débats intellectuels ne recherchant selon lui aucun aboutissement pratique, Guizot oppose une culture politique nouvelle, fondée sur le principe de la responsabilité concrète. Opposition dans laquelle on reconnaît les termes d'une autre opposition, d'ordre social celle-ci, entre la culture bourgeoise et la civilisation aristocratique de l'Ancien Régime²⁸. En effet, Guizot ne manque pas de rapprocher les maux de la philosophie française des Lumières des vices de la société aristocratique du XVIII^e siècle : « Les philosophes du XVIII^e siècle, écrit-il dans ses *Mémoires*, avaient passé leur vie dans les plus douces et plus brillantes régions de cette société par eux tant attaquée. Elle les avait accueillis, célébrés ; ils étaient mêlés à tous les plaisirs de son élégante et agréable existence ; ils partageaient ses goûts, ses mœurs, toutes ses finesses, toutes les susceptibilités d'une civilisation à la fois vieillie et rajeunie, aristocratique et littéraire ; ils étaient de cet ancien régime démolé par leurs mains²⁹. » La pensée de la nouvelle génération d'intellectuels, en revanche, sera marquée par plus de gravité. « Bien loin d'être façonnés par l'agrément des relations sociales dans une vie oisive et facile, tout en eux portait l'empreinte des temps si actifs et si lourds qu'ils avaient eus à traverser. Leurs manières n'étaient ni élégantes, ni douces ; ils parlaient et traitaient brusquement, rudement, comme toujours pressés et n'ayant pas le loisir de songer à tout et de tout ménager³⁰. »

Ce n'est pas un hasard si ces réflexions se trouvent d'abord dans l'article consacré à Grimm et Diderot. L'opposition des cultures bourgeoise et aristocratique, que souligne Guizot, se retrouve dans la différence entre culture allemande et culture française : la gravité ou l'élégance, le fond des choses ou la forme. On se souvient du dialogue franco-allemand — figurant dans le drame de Lessing, *Minna von Barnhelm* — entre l'honnête major Tellheim et Riccaut de La Marlinière, le gentilhomme roué. Il est vrai que Guizot parle de Lessing, mais ne le cite pas³¹, et qu'il ne soutient pas explicitement que la culture allemande est marquée par des vertus plus bourgeoises qu'aristocratiques. Mais tout ce qu'il aime de l'Allemagne touche précisément à « la simplicité, la moralité, la solidité, la profondeur³² ». Guizot, le bourgeois, fait l'éloge du goût du sérieux chez les auteurs allemands, il apprécie leur dédain de l'art pour l'art, et avoue son indulgence pour leurs lourdeurs de style³³. « Les Allemands sont les missionnaires des lumières et de la vérité, tâche noble et difficile qui rapporte moins qu'elle ne coûte, qui honore le caractère et prouve le bon esprit de la nation qui l'entreprend. » Voués à ce travail ingrat, « ils ont obtenu une assez belle récompense de leur modeste assiduité ; ils ont fait de leur littérature une

mine où il faut venir puiser dès à présent, si l'on ne veut pas rester en arrière des progrès qu'a faits l'esprit humain en Europe³⁴ ».

Mais il y a encore autre chose, au-delà de cette affinité entre la culture allemande et les goûts de la classe montante, avide d'un savoir solide et bien fondé. Cet intérêt de Guizot pour l'Allemagne s'inscrit dans le domaine plus vaste de sa conception de l'histoire. Obsédé par l'idée que la France a trop cher payé son émancipation à l'égard des traditions féodales et aristocratiques, Guizot s'interroge sur les alternatives possibles dans l'histoire de l'Europe. Y a-t-il une voie qui permette d'éviter la Révolution, « cet abîme immense » ouvert entre le présent et un « passé de plusieurs siècles³⁵ » ? Certes, l'Angleterre a comme la France connu une révolution, mais elle a réussi à la terminer ; l'Allemagne, elle, n'en a jamais eu. Si son évolution sociale a pu se faire sans rupture révolutionnaire, est-ce une voie modèle de l'histoire ?

Guizot n'a jamais idéalisé l'Allemagne à ce point. Il ne l'a fait ni au moment où son intérêt pour la culture allemande était à son point culminant, sous le premier Empire, ni plus tard, au cours de sa carrière politique. Dans la première leçon de son *Histoire de la civilisation en France*³⁶, traitant de la comparaison des différents caractères de la civilisation en Europe, il se limite à l'éloge de l'énergie de la pensée allemande : « On trouve que le développement intellectuel a toujours devancé et surpassé en Allemagne le développement social ; que l'esprit humain y a prospéré beaucoup plus que la condition humaine³⁷. » La pensée d'un Luther, d'un Leibniz, parmi tant d'autres, était très en avance sur les mœurs contemporaines. Et même, au XIX^e siècle, l'outre-Rhin devait être marqué par un contraste frappant entre « les idées et les faits, l'ordre intellectuel et l'ordre réel³⁸ ». « Aussi, conclut Guizot, le caractère particulier de toutes les œuvres en Allemagne, de la poésie, de la philosophie, de l'histoire, est-il le défaut de connaissance du monde extérieur, l'absence du sentiment de la réalité³⁹. »

Guizot constate donc que la pensée allemande, de Luther à Kant, n'a pas réussi à transformer la situation sociale et politique du pays autant que les intellectuels libéraux l'avaient espéré. L'Allemagne, il est vrai, a évité la révolution, mais sortira-t-elle de cette manière de l'Ancien Régime ? C'est une question à laquelle Guizot ne donne pas de réponse — du moins dans son *Histoire de la civilisation* —, bien qu'il laisse deviner son opinion lorsqu'il aborde les conséquences de la Réforme. « En Allemagne, écrit-il, il n'y a point de liberté politique ; la Réforme ne l'a point introduite ; elle a plutôt fortifié qu'affaibli le pouvoir des princes ; elle a été plus contraire aux institutions libres du Moyen Âge que favorable à leur développement. Cependant, elle a suscité et entretenu en Allemagne une liberté de la pensée plus grande peut-être que partout ailleurs⁴⁰. »

De sa réflexion sur l'histoire du pays de Luther, Guizot ne tire

donc pas de conclusion encourageante : l'évolution allemande n'offre aucun modèle à la France postrévolutionnaire. Mais, en dépit de cette inefficacité politique, on trouve là l'illustration de ce qui sépare la pensée de Guizot des considérations purement littéraires de ses anciens amis germanisants, notamment Villers qui avait lu l'histoire allemande comme celle du progrès scientifique. Dans sa *Philosophie de Kant*, Villers souligne la prééminence allemande des sciences sur les lettres, comme si cet état de choses ne pouvait avoir qu'un effet salubre du point de vue politique et social :

« Une différence remarquable s'offre à l'observateur dans la culture intellectuelle de la France et de l'Allemagne. Notre culture et notre célébrité littéraire ont commencé par les belles lettres, et les sciences ne sont venues qu'ensuite [...]. Les Allemands, au contraire, ont été savants longtemps avant que d'être littérateurs [...]. L'influence de la philosophie, celle de l'esprit exact et méthodique, était toute-puissante sur le public instruit, avant qu'il y ait un seul poète national dont les ouvrages aient été dignes de passer à la postérité⁴¹. »

Certes, la philosophie avait exercé une forte influence sur le public cultivé, mais comment celle-ci s'était-elle traduite dans les institutions politiques ? Quelle part assurait-elle à cette bourgeoisie montante qui, en Allemagne comme en France, cherchait les moyens de s'émanciper des traditions d'Ancien Régime ? Dans les œuvres des intellectuels germanisants, on ne trouve pas de réponse à ces questions : ils accordent une telle confiance à la force de conviction de la liberté de pensée qu'ils finissent par admettre que la liberté politique en procède nécessairement⁴². C'est surtout vrai pour la Prusse, l'État allemand qui suscite le plus d'intérêt chez les libéraux français, puisque le gouvernement y mène une grande politique de modernisation de la société, qui doit favoriser l'établissement des libertés politiques. Si Benjamin Constant ne cesse de proclamer « qu'on peut considérer le triomphe du système représentatif en Allemagne comme décidé [et que la] Prusse a plus qu'aucun autre pays contribué à ce triomphe⁴³ », il rappelle, dans un autre contexte, que « les Prussiens qui ne sont pas encore en possession des garanties constitutionnelles sont libres de fait⁴⁴ » ; Guizot se montre plus réservé. Il distingue d'une façon plus nette les courants intellectuels des forces politiques. À mesure qu'il joue un rôle plus actif dans les affaires politiques françaises, il se méfie davantage de la confusion des différentes sphères d'activité⁴⁵. Kant et la liberté de pensée sont une chose, mais la Prusse et la liberté politique en sont une autre, que Guizot tente de saisir par un autre biais : « La Prusse, écrit-il, nation incertaine de son avenir, la seule peut-être aujourd'hui en Europe qui soit réellement travaillée d'un inquiet

désir d'agrandissement, ne peut songer à élever par elle-même et seule aucune question européenne. Son gouvernement, d'ailleurs, assailli au-dedans par les exigences libérales, est peu enclin à se hasarder dans de grands desseins, et ne fait au-dehors que ce qu'il juge indispensable pour donner quelque satisfaction à l'orgueil national⁴⁶. »

Guizot finira donc par s'intéresser plus à la vie politique concrète de la Prusse, l'État allemand aux aspirations nationales les plus prometteuses, qu'à la marche des idées outre-Rhin. En cela il ne renie pas son passé de savant, mais il y ajoute l'expérience politique, indispensable pour lui à la formation d'un jugement. « Dans notre temps d'idées générales et d'abstractions philosophiques, expliquait-il en 1868 dans son dernier grand article sur la Prusse, on ne tient pas assez de compte de cet élément individuel dans l'histoire des États; ils ont bien souvent dû à la pensée et à l'influence d'un homme leur bonne et leur mauvaise fortune, leur salut ou leur ruine⁴⁷. »

En fin de compte, c'est Bismarck et non pas Kant qui focalise l'anxiété de Guizot à l'égard de l'histoire de l'Allemagne : finira-t-il par déchaîner les passions nationales allemandes, ou saura-t-il les contenir en leur donnant une structure politique acceptable pour l'Europe? Guizot semble lui faire confiance : « Au-dehors, après avoir recueilli les fruits d'un grand succès, il s'est arrêté; il s'est hâté d'accepter des limites à sa victoire et de la consacrer par la paix. Au-dedans, il était avant la guerre en lutte déclarée avec le parti libéral prussien, hautain dans son langage, souvent arbitraire et violent dans ses actes envers ses adversaires; il s'est modéré : il n'est pas devenu un libéral populaire, mais il a été réservé, tranquille, quelquefois impartial et conciliant envers l'opposition libérale⁴⁸. » Bismarck dompteur des passions nationales allemandes? Guizot laisse la question ouverte, sans pour autant abandonner sa réflexion politique sur la Prusse. C'est encore l'ancien Doctrinaire, moins inquiet des tentations du pouvoir que des incendies révolutionnaires, qui parle : « La Prusse est, jusqu'ici du moins, une puissance ambitieuse, non pas une puissance révolutionnaire; elle n'est pas en proie à ces idées et à ces passions d'une portée indéfinie qui poussent les peuples hors de leur sphère naturelle et les lancent sur le monde comme des météores imprévus et déréglés⁴⁹. » Et il ébauche, sur le mode de l'antithèse, une comparaison avec la France de Danton et Robespierre : « La France républicaine enflammait et envahissait l'Europe tout en protestant, sincèrement d'abord, contre tout désir et tout dessein de conquête : [...] ce sont des conquêtes dans une région déterminée que poursuit et fait quant à présent la Prusse monarchique⁵⁰. »

On peut donc faire confiance à une monarchie davantage qu'à un État révolutionnaire, car un pouvoir héréditaire et régulier a

tendance à tempérer les passions et les ambitions politiques, sans jamais perdre son habitude de prudence. Mais que faire si la monarchie elle-même se lançait dans une aventure révolutionnaire, si elle se laissait emporter par le tigre qu'elle espérait maîtriser ? Question cruciale, que pourtant Guizot s'abstient de poser, car son horreur de la révolution dépasse sa défiance pour tout excès de pouvoir et pour les dangers d'une *Revolution von oben*⁵¹. Cette confiance dans la puissance de la monarchie, cependant, n'est pas son dernier mot sur l'avenir de la Prusse. Car c'est en conjurant la Prusse, « nation vaillante et éclairée », de ne pas « gâter sa destinée par des passions et des ambitions grossières et aveugles, qui ne sont plus celles de la civilisation moderne et de la grande pensée humaine⁵² », qu'il achève son article, revenant ainsi à la grande tradition de la pensée allemande de ses débuts d'historien.

NOTES

1. « Il y avait pour moi, sous l'Empire, trop d'arrogance dans la force et trop de dédain du droit, trop de révolution et trop peu de liberté » (*Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, 8 vol., Paris, 1858-1867, t. I, p. 5).

2. *Tableau philosophique et littéraire de l'an 1807*, in *Archives littéraires de l'Europe*, Paris-Tübingen, 1808, t. XVII, p. 386 sq.

3. Cf. C.-H. Pouthas, *La Jeunesse de Guizot, 1787-1814*, Paris, 1936, p. 241.

4. *Mémoires*, op. cit., t. I, p. 8. Tous les ouvrages des auteurs mentionnés se trouvent dans l'importante section allemande de la bibliothèque de Guizot au Val Richer.

5. J. G. Herder, *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit*, 4 vol., Riga-Leipzig, 1784-1791.

6. *Tableau philosophique et littéraire*, op. cit., p. 374. Cf. M. C. O'Connor, *The historical thought of François Guizot*, Washington, DC, 1955, p. 2, et P. Stadler, *Geschichtsschreibung und historisches Denken in Frankreich, 1789-1871*, Zurich, 1958, p. 102 sq.

7. C. Villers, *Essai sur l'esprit et l'influence de la réformation de Luther*, Paris-Metz, 1804. Cf. les lettres sur Villers de Guizot du 17 novembre 1805 et du 15 juin 1807, citées par Pouthas, *La Jeunesse de Guizot*, op. cit., p. 137.

8. Villers en parle dans la préface de son ouvrage.

9. Mme de Staël, *De l'Allemagne*, éd. Mme Jean de Pange, Paris, 1958, t. I, p. 246, n. 1, t. IV, p. 232.

10. C.-H. Pouthas, *La Jeunesse de Guizot*, op. cit., p. 175 et 179. Stapfer aussi avait fait ses études à Göttingen.

11. C. Villers, *Essai sur l'esprit et l'influence de la réformation*, op. cit., p. 361.

12. *Ibid.*, p. 280.

13. *Histoire générale de la civilisation en Europe, depuis la chute de l'Empire romain jusqu'à la Révolution française*, Paris, 1828, treizième leçon, p. 28. Un passage parallèle se trouve chez Villers, op. cit., p. 358 : « L'esprit humain est affranchi et de la contrainte extérieure que lui imposait le despotisme hiérarchique et de la contrainte intérieure, de l'apathie où le retenait une aveugle superstition. Il sort tout à fait de tutelle, et commence à faire un usage plus libre, par conséquent plus énergique et plus convenable de ses facultés. » L'article de Guizot publié dans *Le Publiciste* le 10 juillet 1808 précise quelle doit être la tâche de l'historien de la « réformation de Luther » : « Il doit examiner par quelles causes ce grand événement lui-même a été amené, dans quel état se trouvait le monde civilisé avant son explosion, et quelle eût été sans elle la marche lente et progressive de l'humanité. »

14. C. Villers, *Essai sur l'esprit et l'influence de la réformation*, op. cit., p. 267 sq.

15. Lettre citée par C.-H. Pouthas, *La Jeunesse de Guizot*, op. cit., p. 214.

16. Cf. P. Rosanvallon, *Le Moment Guizot*, Paris, 1985, p. 163 sq.
17. Cf. C.-H. Pouthas, *La Jeunesse de Guizot*, op. cit., p. 189 sq. Sur le problème de la réception de Kant en France, cf. M. Vallois, *La Formation de l'influence kantienne en France*, Paris, 1924.
18. C. Villers, *Philosophie de Kant ou Principes fondamentaux de la philosophie transcendante*, Metz, 1801.
19. *Ibid.*, p. LIX.
20. *Ibid.*, p. XVII.
21. *Ibid.*, p. 153.
22. *Ibid.*, p. 143.
23. *Ibid.*, p. LXVII.
24. *Ibid.*, p. LXIV.
25. Cf. P. Rosanvallon, *Le Moment Guizot*, op. cit., p. 145.
26. « Correspondance littéraire, philosophique et critique de Grimm et Diderot », *La Revue française*, septembre 1829, p. 214 sq. Texte reproduit dans la « Notice sur Madame de Rumford », in *Mémoires*, op. cit., t. II, annexe VII, p. 397 sq.
27. *Ibid.*, p. 399 sq.
28. Cf. P. Rosanvallon, *Le Moment Guizot*, op. cit., p. 146.
29. *Mémoires*, op. cit., t. II, p. 400 sq.
30. *Ibid.*, p. 401.
31. Dans une lettre de septembre 1808 à Pauline de Meulan, Guizot formule quelques réserves sur les fables de Lessing, ce qui ne l'empêche pas de parler avec tendresse de ce pays « où l'on étudie pour écrire, avant d'écrire pour faire parler de soi ». Cité par C.-H. Pouthas, *La Jeunesse de Guizot*, op. cit., p. 224.
32. *Le Publiciste*, 25 août 1809, article sur le *Coup d'œil sur l'état actuel de la littérature ancienne et de l'histoire en Allemagne* par Charles Villers, Amsterdam-Paris, 1809.
33. Cf. C.-H. Pouthas, *La Jeunesse de Guizot*, op. cit., p. 224.
34. *Le Publiciste*, 29 août 1809 (suite de l'article précédent). Guizot y donne aussi une explication de la culture allemande : « Les Allemands sont, de toutes les nations européennes, celle qui a laissé les avenues les plus libres pour tout ce qui lui venait du dehors ; convaincus que les travaux de l'esprit humain, en quelque lieu qu'ils aient pris naissance, sont le patrimoine de tous les hommes, ils se sont toujours empressés de profiter de cet héritage précieux ; et jaloux de l'enrichir à leur tour, ils se vouent à l'étude avec l'idée sublime qu'ils travaillent, non pour une capitale, non pour un certain nombre de lecteurs, mais pour le monde ; la vérité est le but de leurs efforts, c'est au genre humain qu'ils veulent la dire. »
35. *Mémoires*, op. cit., t. II, p. 398.
36. *Histoire de la civilisation en France, depuis la chute de l'Empire romain jusqu'en 1789*, 4 vol., Paris, 1829-1832.
37. *Ibid.*, t. I, p. 14.
38. *Ibid.*
39. *Ibid.*, p. 15-16.
40. *Histoire générale de la civilisation en Europe*, op. cit., douzième leçon, p. 23.
41. C. Villers, *Philosophie de Kant*, p. XLVI sq.
42. Cf. A. Monchoux, *L'Allemagne devant les Lettres françaises, de 1814 à 1835*, Paris, 1965, p. 106 sq., 259 sq., 407 sq.
43. B. Constant, *Du triomphe inévitable et prochain des principes constitutionnels en Prusse*, Paris, 1821, p. 85 sq.
44. *Mercure de France*, 1917, t. I, p. 111.
45. On le voit bien dans ses notes à l'ouvrage d'un huguenot prussien (que Guizot lui-même a traduit en français), Frédéric Ancillon, *De la souveraineté et des formes du gouvernement*, Paris, 1816.
46. *Mémoires*, op. cit., t. II, p. 80.
47. F. Guizot, « La France et la Prusse responsables devant l'Europe », *Revue des Deux Mondes*, septembre 1868, p. 276. Voir aussi la lettre de Guizot à Piscatory, du 3 octobre 1868, in *Lettres de M. Guizot à sa famille et à ses amis*, recueillies par Mme de Witt, née Guizot, Paris, 1844, p. 410 sq.
48. *Ibid.*, p. 280 sq.
49. *Ibid.*, p. 272 sq.
50. *Ibid.*
51. Sur ce problème voir L. Gall, *Bismarck, der weiße Revolutionär*, Francfort-Berlin, 1980, p. 373 sq., et E. Engelberg, *Bismarck, Urvater und Reichsgründer*, Berlin, 1985, p. 557 sq.
52. « La France et la Prusse responsables devant l'Europe », art. cité, p. 286.